

Et d'abord très doux, comme si on ne voulait pas l'effrayer, le chuchotement que l'homme a déjà perçu il y a longtemps, ô si longtemps, bien avant que l'homme existe, le chuchotement recommence. Hermann Broch - La mort de Virgile

Si je devais dire pourquoi j'ai choisi cette citation pour ouvrir Home movie, je ne saurais pas répondre. Par contre, je peux raconter où et comment elle est arrivée là. S'imposant comme une évidence.

J'étais assise dans un café. Situation classique. Je lisais. Classique aussi. Je lisais Les Oiseaux ou La barque le soir, je ne sais plus, deux romans d'un auteur que j'aime particulièrement, Tarjei Vesaas. Moins classique. J'étais là, donc, absorbée, détendue, quand, pas très loin de ma table vient s'installer un groupe de gens. Deux hommes et trois femmes. Sur le moment, j'ai ressenti un réel agacement. Le bruit ne convenant pas vraiment à la lecture de l'auteur norvégien, maître absolu du non-dit et du silence. Et puis très vite, mes craintes se dissipent. Ces gens-là chuchotent, parlent bas, si bas que j'ai peine à entendre le sujet de leur échange. Un murmure d'une douceur immense s'élève de leur place pour venir nimer tout l'espace. Non seulement l'écriture de Vesaas n'est pas polluée par du bruit mais elle flotte au contraire, dans un bain de souffles délicats, dans une nappe de sons suaves. Je suis aux anges. Je me dis même que c'est sans doute là que pourrait se nicher l'origine de l'écriture, dans cette sorte de « murmure sans début, ni fin, comme sans voix et sans visage, du rien » qui attend de devenir quelque chose. C'était calme, c'était bien, c'était divin.

J'en étais là de mes sensations/réflexions quand, de la ouate sonore, commencent à émerger des mots. Des mots simples, quotidiens, plats, presque vides, des mots seuls, isolés, puis deux, puis trois et plus, jusqu'à former des phrases brèves et saccadées. Chaque personne du groupe prenait la parole mais il semblait que ce qu'elle disait pouvait tout aussi bien être dit par une autre. Cet effet étrange était surtout produit par un rythme du dire, le même pour tous. Une partition commune de paroles inaudibles semblait les portait ensemble et vers un même but. Lequel ? Je l'ignorais mais ils s'y dirigeaient tous, poussés par la même étonnante énergie.

Soudain, de la nasse des mots, commença à percer, le sens de ce qui se disait. Peu à peu je me rends compte alors avec surprise et effroi que le chant qui se pousse là, l'air de rien, est bel et bien celui d'un désastre. Un pur désastre. L'air de rien, oui, à travers des mots de tous les jours, des mots inoffensifs et anodins, *nos* mots, on n'y disait rien moins que le rejet de l'Autre, du Différent, de l'Etranger. Une sorte de chant parlé au rythme et au contenu implacable avait pris la place du doux murmure humain. J'étais tétanisée. Il fallait, il aurait fallu hurler ou fuir. Je ne bougeais pas. Impossible. Ce qui m'effrayait le plus, c'est que j'étais bel et bien prise en otage dans le vacarme de ces voix, c'est que j'appartenais, moi-même étant là, immobile, au même chant. C'était inouï. Je n'ai pas hurlé. Je n'ai pas fui. Je suis restée.

M'est revenue, alors, cette phrase d'Hermann Broch, tirée de *La Mort de Virgile*, un texte entamé en 1937. Du temps de l'auteur autrichien la mort rôdait déjà dans Vienne. De longues colonnes de blindés et de défilés nazis étaient alors accueillis par une foule en liesse, naïve ou simplement gagnée par la fièvre précédant l'agonie. Une mort froide s'était alors mise en marche, européenne, drapée de rouge et de noir. C'était juste avant l'Anschluss de 1938. Il est à parier que, dans les rues et les bars de la cité autrichienne, devait résonner le même type de chant au rythme aussi singulier que celui entendu dans ce café d'aujourd'hui. A sa façon et avec ses mots à lui, Home movie a pris source, en grande partie, dans ce chant-là. Un chant sans musique, fait de paroles ridicules et tragiques.

Suzanne Joubert - Octobre 2020

Le texte Home movie a reçu l'Aide à la création d'ARTCENA en 2019
Remerciements à Marie Lelardoux